



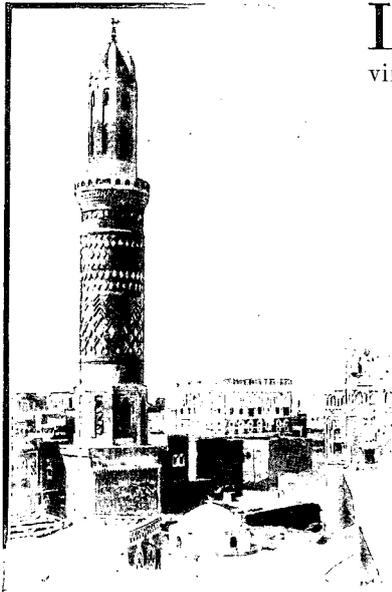
VUE DE SÂNA (PAGE 281). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EXCURSIONS AU YÉMEN¹,

PAR DÉSIRÉ CHARNAY ET A. DEFLERS.

II

En route pour Sâna. — Mariam. — Merawa. — Badjil. — Bahâ. — Hodjeilah. — Menâkha. — La ville de Sâna et ses environs. — Raudha et ses maisons de campagne. — Excursions à Kaukaban et Tawila, à Yerim et à Tâez. — Retour à Hodeïdah.



MOSQUÉE DE SALAH ED-DÏN (PAGE 286).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE Tehama, que nous allons traverser pour nous rendre à Sâna, est la zone des plaines désertiques s'étendant comme une bordure de quatre-vingts kilomètres environ de largeur moyenne au pied de la chaîne de hautes montagnes qui encerre toute la péninsule. La végétation des steppes couvre cette immense plage sablonneuse, graduellement abandonnée par la mer Rouge. Des buissons bas de *bockar* et de *toummam*, graminées à chaumes raides et enchevêtrés, revêtent le sol d'un manteau de verdure grisâtre, dominé çà et là par des fourrés d'*asal*, espèce de soude dont le feuillage sombre paraît presque noir par contraste. Par la combustion de l'*asal* dans des fosses, les Arabes du Tehama obtiennent une masse noire contenant une forte proportion d'alcali, qui sert à la fabrication du savon. Le *bockar* et le *toummam* fournissent du fourrage pour le bétail, un combustible pour les feux de campement, enfin des matériaux pour la construction des huttes.

Dans ces plaines torrides du Tehama, où l'ardeur du soleil peut occasionner des accès de fièvre, et même des congestions mortelles, les marches se font habituellement de nuit, et ce fut, suivant l'usage, au coucher du soleil, quelques instants avant que la voix des muézzins s'élevât des minarets pour appeler les fidèles à la prière du maghreb, que nous partîmes d'Hodeïdah. Notre petite caravane, composée de cinq chameaux portant les bagages et de leurs conducteurs, a pris les devants. Nous ne tardons pas à la rejoindre à l'allure rapide de nos excellentes mules, louées au prix d'un thalari chacune par jour,

pour tout le voyage. Le mulétier Ali Mabari et deux domestiques, l'un indigène, l'autre Égyptien amené du Caire, nous accompagnent, montés sur des ânes. La route d'Hodeïdah à Sâna étant très fréquentée et parfaitement sûre, du moins à l'époque de notre voyage, nous avons refusé l'escorte de deux soldats de police (zaptiés) que nous offrait le gouverneur.

1. Suite. Voyez p. 263.

Au sortir de la ville, le regard s'étend à perte de vue sur la solitude morne des steppes. Les derniers feux du jour, qui embrasent l'occident, colorent le paysage d'une pourpre affaiblie, passant graduellement au violet pâle. Dans la vapeur légère qui s'élève du sol échauffé, les contours imprécis des objets prennent des apparences fantastiques. Mais bientôt tout s'efface dans l'opacité d'une nuit sans lune. Nous avançons qu'avec lenteur, et les chameliers ont besoin de toute leur attention pour ne pas s'égarer au milieu de ces plaines sablonneuses dont rien n'interrompt la monotone uniformité. Deux heures et demie de marche nous suffisent cependant pour atteindre, à Mariam, le premier café ou *mikaye*. C'est une simple hutte de broussailles, une *arisch*, où se débite cette boisson chaude, le *qischr*, préparée par décoction des enveloppes concassées de la graine du caféier. Après une courte halte, nous poursuivons notre route, et, deux heures plus tard, les aboiements lointains des chiens et les salves de coups de fusil d'une noce arabe annoncent l'approche de Meràwa, où nous arrivons à onze heures.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, nous repartons, sous les rayons d'un soleil ardent. A mesure que nous avançons vers l'Est, la pleine perd son aspect désertique. Voici des bosquets d'acacias et de jujubiers. Bientôt apparaissent les premiers champs de sorgho (*dourrah*). A quatre heures nous laissons à gauche le dôme blanc d'une petite koubbeh; peu après nous traversons le village d'el-Goudhâ, où nous nous restaurons de quelques tasses de *qsichr*. Enfin, vers huit heures, nous atteignons les premières collines de la région montagneuse, au pied desquelles est assise la petite ville de Bâdjil, où nous passerons la nuit et la journée suivante.

Au delà de cette ville, le chemin des caravanes remonte la vallée, encaissée par des montagnes schisteuses de trois à quatre cents mètres d'élévation. Sur ces hauteurs, on aperçoit de nombreux villages et une foule d'habitations disséminées. Déjà les maisons en pierre et les *burgs* ou châteaux forts du pays gebeli se substituent aux huttes du Tehâma. Le soir, nous faisons halte au mikaye de Bahâ, à quelque distance du village, qui s'élève sur la colline à notre droite.



BÉDOUIN CONDUCTEUR DE CARAVANES. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Le lendemain matin, nous cheminons dans la direction de l'E.-S.-E., à travers des campagnes fertiles où paissent des troupeaux sous la garde de leurs pâtres. Ceux-ci ne sont pas des nomades, mais des villageois sédentaires. Vêtus de la *foûtah*, pièce de cotonnade rayée qui s'enroule autour des reins, coiffés du *dismâl*, espèce de turban d'étoffe teinte à l'indigo, armés du *djembieh*, large poignard à lame courbe passé à la ceinture, quelques-uns portant la *djirda*, sabre droit à fourreau de bois suspendu sous l'aisselle par un cordon en sautoir, et la *harba*, lance à fer non barbelé, ils nous saluent d'un bonjour amical. — *Salâm aleikoum* (salut à vous), — *marhaba* (je suis votre serviteur), sont les formules les plus usitées. Les femmes ont le *chervâl*, ou *sirvâl*, pantalon rétréci aux chevilles, le *thaub*, sorte de robe ou blouse longue en cotonnade bleue, enfin, pour coiffure, un petit chapeau de paille conique à larges bords.

Nous arrivons au coucher du soleil à Hodjeylah, misérable bourgade d'une centaine de huttes, où se tient chaque jeudi un marché très fréquenté. Ici le paysage revêt un charme inexprimable. Ce ciel si pur, le décor grandiose des cimes couvertes de forêts, les merveilles de la végétation tropicale déployant dans les vallons toute sa variété, éveillent une délicieuse impression de douceur et de grâce. Des papillons diaprés, des oiseaux aux couleurs vives animent les bosquets. Dans les gorges ombreuses, des ruisseaux d'une eau limpide baignent les massifs d'un élégant arbrisseau à fleurs blanches pelucheuses qui joue ici le rôle du laurier-rose au

bord des torrents de la Grèce. Quelquefois, ces petits cours d'eau tombent en fraîches cascadelettes du haut des blocs de rochers; ailleurs, ils s'épanchent en nappes dormantes au milieu des renoncules, des souchets éventails et des prêles. Seuls, quelques singes cynocéphales — hamadryas ou babouins — troublent de temps à autre de

leurs cris rauques la profonde paix de ces forêts édeniques. Au-dessus du ouadi Brâr, où nous nous engageons au sortir d'Hodjeylah, s'élèvent les contreforts boisés du djebel Sâfân, au sommet desquels on distingue de nombreux villages, perchés sur des crêtes qui semblent inaccessibles. Leurs hautes maisons de pierre, leurs tours percées de meurtrières et d'étroites fenêtres, évoquent le souvenir des ruines féodales des bords du Rhin. Ici, comme en Allemagne, ces villages fortifiés prennent le nom de burgs (*bordjs*), qui dérive peut-être d'une racine sanscrite commune.

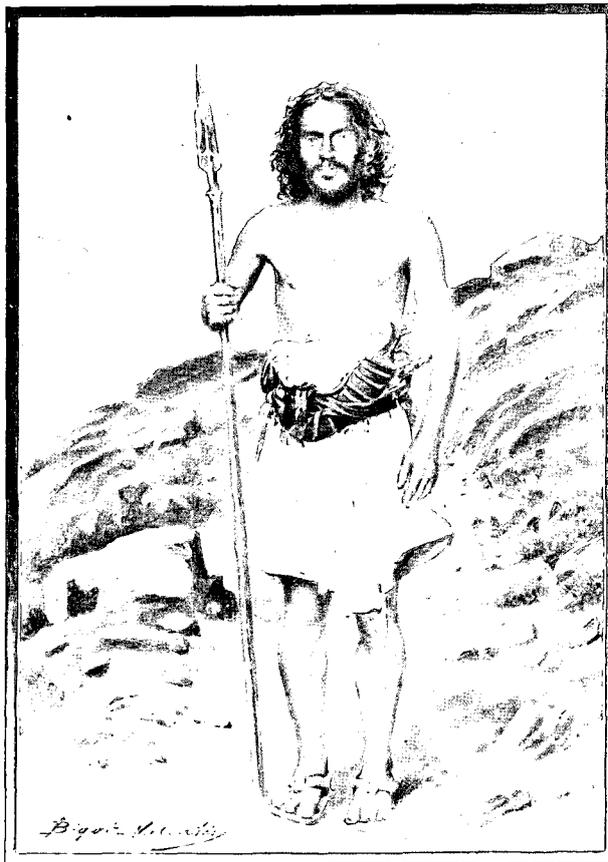
Laissant le ouadi Brâr à notre gauche, pour gravir un sentier en lacet, nous commençons la pénible ascension du djebel Oussil, et bientôt nous atteignons les premiers caféiers, à 1.200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Toute la montagne est couverte de plantations en terrasses étagées, maintenues par des murs de soutènement en pierres sèches de six à huit mètres d'élévation. Une végétation exubérante s'empare du moindre espace resté libre entre les cultures, se répand sur les talus en nappes touffues et borde le sentier de fourrés impénétrables. Au delà des plantations de caféiers, la pente devient moins raide. Contournant les nombreux ravins qui s'ouvrent à la base des escarpements du djebel Masâr, nous arrivons au village d'Attâra, qui s'adosse à un rocher abrupt d'une soixantaine de mètres de hauteur, couronné par les ruines d'un ancien château fort.

En sortant d'Attâra, nous continuons à nous élever en biais sur le flanc méridional du djebel Masâr en remontant la rive droite du ouadi Ayiâsch, puis nous passons sur la rive opposée, où se montrent çà et là quelques bouquets de la grande euphorbe candélabre, dont les rameaux hérissés de robustes aiguillons sont gorgés d'un suc vénéneux riche en caoutchouc. De nouveaux lacets nous conduisent sur un plateau élevé, d'où la vue s'étend au loin sur les fertiles campagnes du ouadi Sahâm, bornées à l'horizon par la chaîne du djebel Boura et du djebel Reima.

Nous traversons le plateau en montant toujours jusqu'au niveau du col qui sépare le djebel Masâr du djebel Chibâm, à l'altitude de 2.400 mètres. La végétation change d'aspect et prend un caractère alpestre. De ce point élevé, une heure de marche fatigante par des sentiers à degrés taillés dans le roc sur le revers septentrional du Chibâm nous conduit à Menâkha, après avoir laissé à notre gauche le village juif de Lakame, qui n'est en réalité qu'un faubourg détaché de la ville.

Menâkha, chef-lieu de l'arrondissement du Harâz, est un bourg d'environ 3.000 habitants, situé à 2.300 mètres d'altitude, au pied des escarpements du djebel Kahel, contrefort boisé du Chibâm. Les maisons, élevées de deux ou trois étages sont bâties en moellons taillés de trapp, roche d'un vert clair tirée de carrières exploitées dans le voisinage. On peut y remarquer déjà ces fenêtres à vitraux de couleur enchâssés dans les mailles d'un grillage formant des dessins variés, que nous retrouverons à Sâna. L'ensemble des constructions tranche vivement sur la masse sombre de la montagne, et les minarets blancs des deux mosquées complètent l'harmonie du décor. L'administration ottomane a construit à Menâkha un bel hôpital militaire, une caserne et un divan. La ville est pourvue d'un bureau postal et télégraphique. Un marché public important se tient chaque dimanche.

Pendant notre séjour à Menâkha, nous fîmes l'ascension du djebel Chibâm, qui domine la ville à l'O.-S.-O. Sur la cime presque inaccessible de cette montagne, se dressent les ruines d'une ancienne forteresse arabe détruite par les Turcs. Du haut de cet observatoire, élevé de près de 3.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, le regard embrasse un des plus beaux panoramas du Yémen. A nos pieds, nous pouvions contempler tout le massif accidenté du Harâz, avec le dédale de ses vallées, ses forêts, ses plantations de caféiers, ses fertiles campagnes criblées de villages et d'habitations. Comme de la nacelle d'un aérostat, nous planions sur la ville de Menâkha, se dessinant avec la netteté d'un plan en relief au bord de la profonde coupure du ouadi Chidja. Au delà, vers le Nord-Est, nous apercevions, dans tous les détails de sa topographie compliquée, la vaste dépression du Haimet, dominée à l'horizon par la chaîne principale, — le Serât, — qui déroule la ligne uniforme



BÉDOUIN MONTAGNARD INDÉPENDANT. — DESSIN DE BICOT-VALENTIN.

de ses crêtes au dernier plan du tableau. Deux fortes étapes nous séparent encore de Sâna, but de notre voyage. La première nous mène en neuf heures de marche à Souq el-Khamiss (littéralement : *marché du jeudi*). Dans ce misérable village, composé de plusieurs groupes de maisons disséminées sur un contrefort du Serât, à 2.373 mètres d'altitude, nous faisons pour la première fois l'expérience des *samsâres*, ou hôtelleries des hauts plateaux. L'unique logement mis à notre disposition consiste en une petite chambre à laquelle on accède par un perron à degrés en pierres grossièrement taillées.

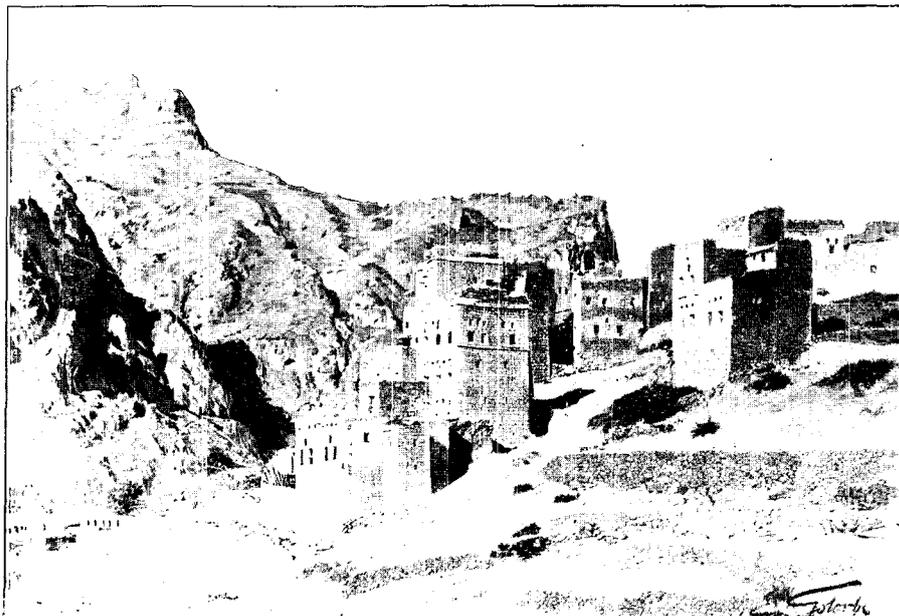
Une odeur atroce nous prend à la gorge en pénétrant dans ce bouge, sous lequel on a ménagé une écurie basse où les buffles et les bêtes de somme croupissent dans l'ordure. Des légions de puces et de punaises nous tiennent éveillé toute la nuit. Cette vermine pullule à tel point que les indigènes eux-mêmes ne peuvent trouver de sommeil qu'en se glissant dans des sacs dont ils referment hermétiquement l'ouverture. Plutôt que d'étouffer dans un sac, comme le célèbre Buridan, nous préférons nous laisser dévorer tout vifs. Au matin, nous contemplons mélancoliquement les draps de nos lits de camp, criblés de petites taches de sang : ce sont les miettes du festin que nous venons d'offrir à nos dépens aux insectes de Souq el-Khamiss. Il ne manquait que des moustiques pour sonner l'hallali !

Nous quittons avec plaisir ce lieu maudit pour gagner Bauan, en franchissant le défilé du Karn-el-Ouâl la « Corne de Cerf », entre les crêtes du djebel Hadj; Bauan n'est point un village habité, mais une agglomération de petites loges en pierre, assez semblables à des niches à chien, où chaque jeudi, jour de marché, les paysans des environs viennent s'accroupir auprès de leurs denrées. Nous prenons part aux transactions commerciales en achetant une corbeille de prunes et de pêches apportées cette nuit même de Sâna. Après nous être reposés vingt minutes dans une hutte plus spacieuse que les boutiques minuscules du souq en absorbant quelques tasses de café, c'est-à-dire de qischr brûlant, nous remontons sur nos mules pour franchir le haut plateau de Metneh, sur la ligne de faite de la grande chaîne. Au delà du plateau, nous commençons, en effet, à descendre sur le versant oriental, dont les eaux s'écoulent, non plus vers la mer Rouge, mais vers le grand désert intérieur de l'Arabie. Peu après avoir dépassé le village de Beyt Adrân, que nous laissons à une lieue sur la gauche, nous franchissons un dernier col, et nous découvrons tout à coup, à une profondeur de 300 mètres, la ville de Sâna, assise au pied du djebel Nouqoum, dans une large vallée désertique descendant vers le Nord. Sous les rayons obliques du soleil à son déclin, nous voyons se profiler nettement les maisons de la grande cité, les minarets et les dômes de ses quarante-huit mosquées, son enceinte immense de murailles bastionnées de

tours, que domine la citadelle élevée sur la butte de Qamdân.

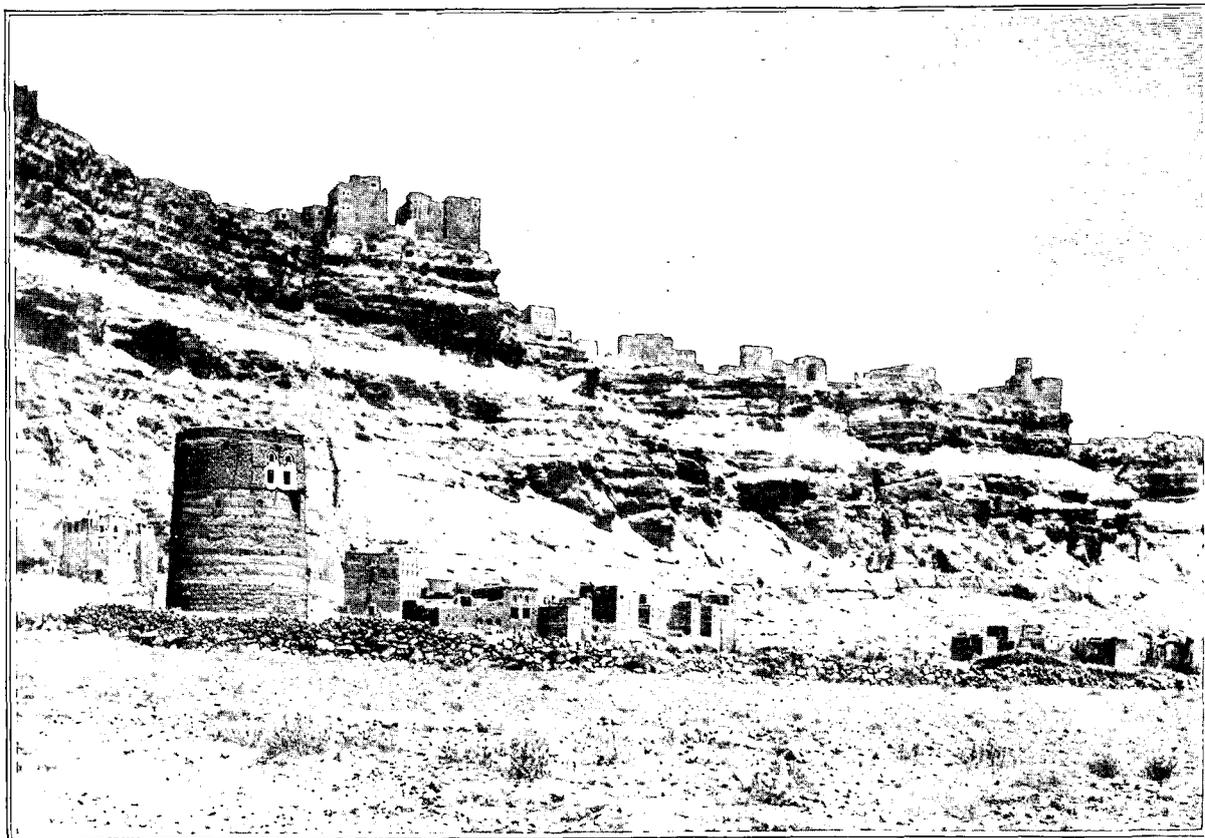
Une descente rapide par un sentier en corniche, une halte de quelques minutes à la fraîche fontaine de Sinan Pacha, près du village d'Asr, la traversée de la vallée au trot accéléré de nos mules, et nous nous trouvons sous les murs de Sâna.

La route de l'Ouest, par où nous arrivons, aboutit à la porte des Juifs. Bab-el-Yahoud, d'où l'on se rend au Souq, quartier commerçant situé à l'autre bout de la ville, en traversant dans toute leur longueur le faubourg de Bir-Azeb et le Moutwâkil. Nous n'aurions eu aucune raison de nous écarter de cet itinéraire



MENÂKHA ET LE DJEBEL CHIBÂM. — DESSIN DE GOTORBE.

sans un caprice d'Ali Mabari, notre muletier. Entre autres défauts, Ali a la fâcheuse habitude d'allumer le flambeau de l'hyménée dans toutes les villes où son métier l'oblige à s'arrêter, et où il se crée ainsi de confortables pied-à-terre conjugaux. Déjà pourvu de deux femmes légitimes, l'une à Hodeïdah, l'autre à Beyt-el-Fakih, il avait profité de notre séjour à Menâkha pour y contracter un troisième mariage avec une jeune Harâzienne qu'il amenait à Sâna pour savourer dans la capitale les douceurs du premier quartier de la nouvelle lune de



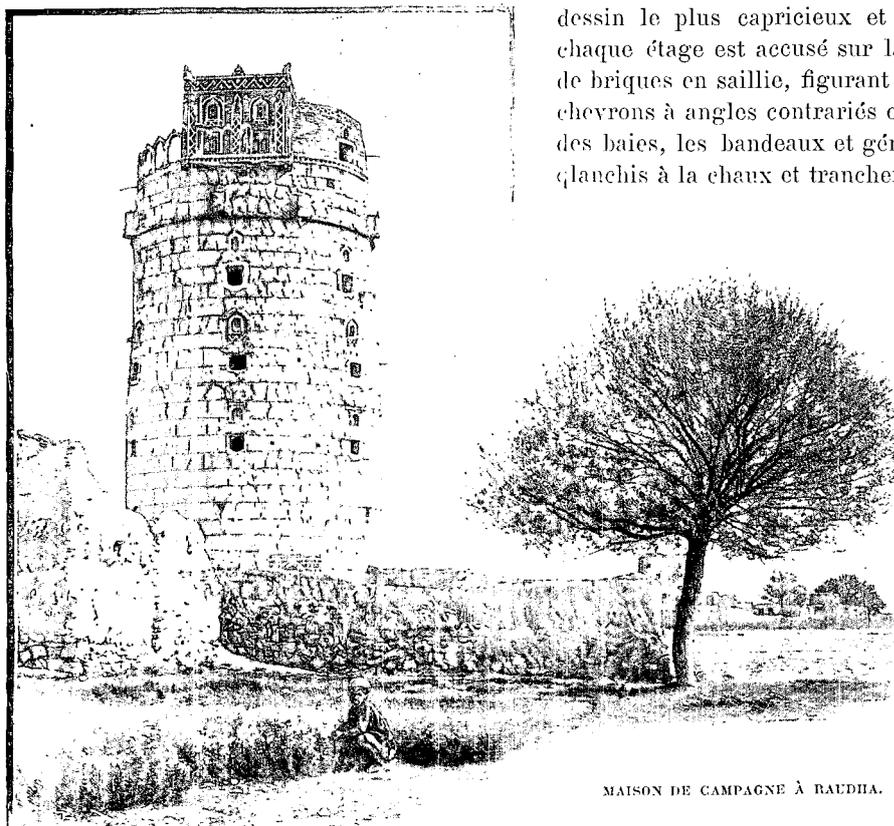
LE OUADI DHAR, PRÈS DE SANA. — DESSIN DE TAYLOR.

miel. Par un louable sentiment de délicatesse, il désirait se glisser dans la ville par des chemins détournés, afin de soustraire sa récente conquête aux regards indiscrets des désœuvrés du Souq. Pour complaire au désir du libidineux mulétier, nous laissons donc la porte des Juifs à notre gauche et nous longeons le côté méridional du mur d'enceinte en côtoyant les vastes cimetières qui s'étendent à l'Ouest de la ville. Après avoir traversé un petit canal d'eau courante qui dessert le quartier central de Moutwâkil, nous passons devant les casernes d'infanterie, qui forment en dehors de l'enceinte le camp retranché d'El-Hordî, et enfin, au coucher du soleil, nous faisons notre entrée à Sâna par la porte du Sud, dite Bab el-Yémen, qui s'ouvre sur la route de Tâez et d'Aden.

La ville de Sâna, surnommée emphatiquement par les Arabes : « le trône du Yémen » (*Koursi el-Yémen*) ou encore : « la mère du monde » (*Oumm el-Dounia*), est située par $15^{\circ} 22'$ de latitude Nord et $42^{\circ} 9' 25''$ de longitude Est de Paris, à 2.300 mètres environ d'altitude, dans une vallée largement ouverte sur le versant oriental de la grande chaîne. Cette haute vallée descend en pente très douce vers le Nord-Nord-Ouest, dans la direction du Nedjran, entre des montagnes arides qui la dominent de 500 à 600 mètres. Pendant notre séjour (en juin et juillet), la température atteignait au milieu de la journée un maximum presque invariable de 24 à 25° centigrades, tombait brusquement à 18° ou 20° au coucher du soleil et baissait ensuite graduellement jusqu'au minimum de 12° à 13° , qui se produisait à l'aube. Dans la seconde quinzaine de janvier, qui est, dit-on, la période la plus froide de l'année, le thermomètre descend parfois le matin à 3° au-dessous de zéro et remonte l'après midi à 16° . Toute la ville est entourée d'une muraille de 8 à 10 mètres de hauteur et d'épaisseur presque égale, en terre argileuse, durcie au soleil. Des tours massives demi-engagées forment une suite de bastions circulaires surélevés de 2 ou 3 mètres. Cette enceinte est percée d'une dizaine de portes et présente un développement total de 13 kilomètres.

L'architecture des constructions de Sâna nous a frappés tout d'abord par l'unité du style général jointe à une élégante variété dans les détails de l'ornementation. Elle est très décorative et réellement originale. Les maisons comprennent pour la plupart un rez-de-chaussée en moellons de basalte appareillés, surmonté de deux ou trois étages en briques cuites au feu. Le rez-de-chaussée n'a généralement d'autre ouverture qu'une porte à cintre surbaissé inséré dans une arcade ogivale. Le tympan, légèrement en retrait, est ajouré par un croisillon grillé ou par deux à quatre rangs de barbacanes disposées en triangle. L'archivolte est souvent ornée de moulures ou d'entrelacs. Au premier étage, la façade est percée de hautes et étroites baies cintrées, fermées

par des cloisons ou claustras portant chacune un ou deux œils-de-bœuf circulaires; au-dessous de la claustra, la partie inférieure de la baie encadre une fenêtre carrée pourvue quelquefois d'une petite mechrebih en bois découpé. Les œils-de-bœuf sont garnis, soit d'une plaque de gypse translucide, soit d'une rosace de vitraux de couleur. Les étages supérieurs prennent jour par des fenêtres de formes diverses, à vitraux polychromes,



MAISON DE CAMPAGNE À RAUDHA.

enchâssés dans les mailles d'un grillage en rinceaux du dessin le plus capricieux et le plus varié. Le niveau de chaque étage est accusé sur la façade par un large bandeau de briques en saillie, figurant une double ou triple ligne de chevrons à angles contrariés ou parallèles. Les encadrements des baies, les bandeaux et généralement tous les reliefs sont blanchis à la chaux et tranchent vivement sur la muraille de

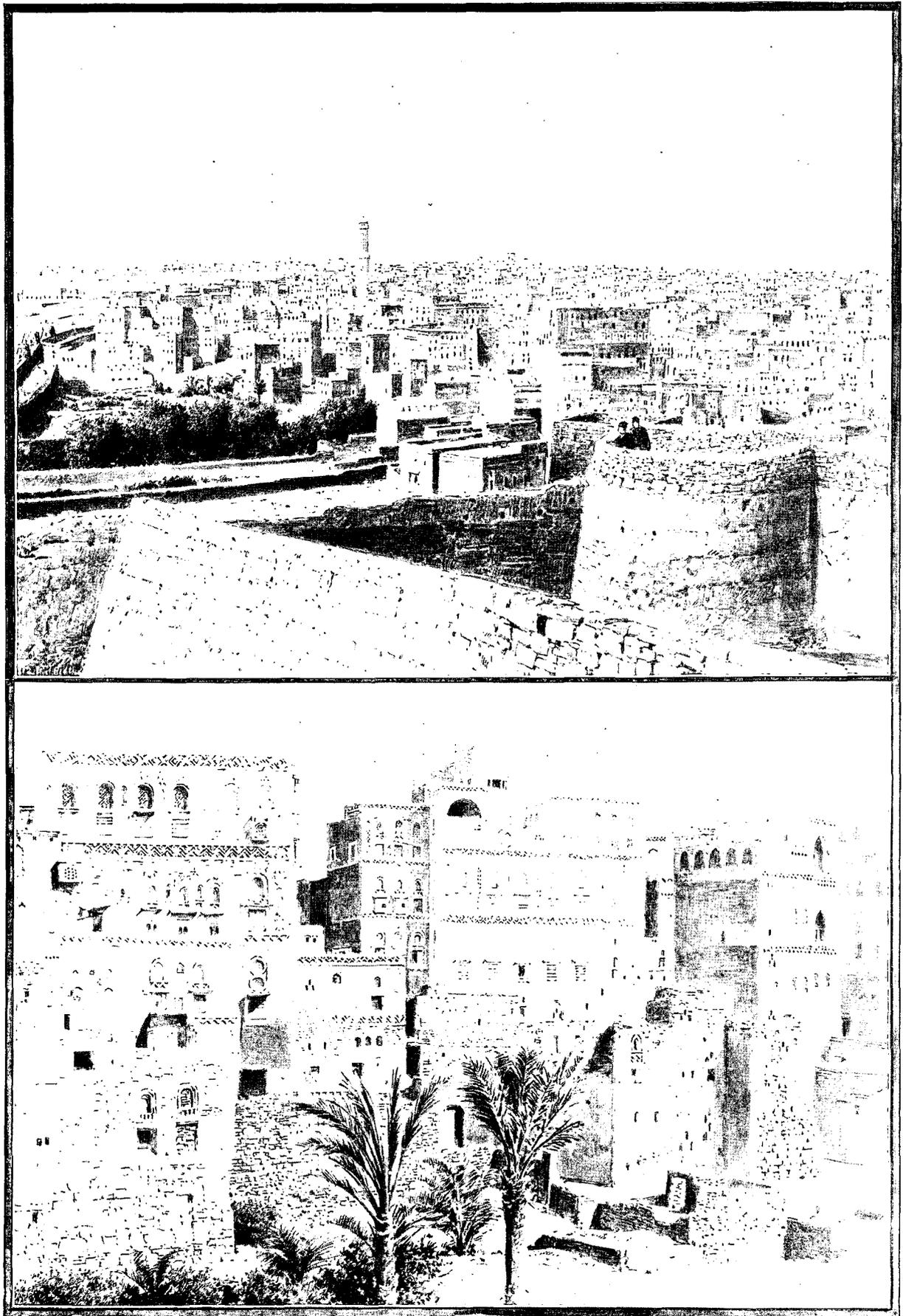
basalte ou de briques. Les mosquées consistent, comme partout, en un portique entourant une cour rectangulaire avec bassin pour les ablutions et niche cintrée indiquant la direction de la Mecque. Le portique, soutenu par de fines colonnes, est surmonté de dômes blanchis à la chaux. Dans les angles s'élèvent un ou deux minarets (*sou-mâs*), à étages successivement quadrangulaires, octogones et cylindriques, à chacun desquels correspond une galerie extérieure en encorbellement pour l'appel à la prière. A l'exception de ceux de la

grande mosquée, qui sont en pierre revêtue d'un enduit blanc, ces minarets sont construits, comme les maisons, en briques cuites au feu, avec ornements en relief figurant soit des inscriptions de versets du Coran, soit des chevrons, losanges, besants, etc. Les principaux minarets sont surmontés, non du croissant guerrier comme en Turquie, mais de la colombe pacifique, en commémoration d'un épisode touchant de l'Hégire. On sait que le Prophète, poursuivi par les Koréichites et réfugié dans une caverne du djebel Thour, dut son salut à une circonstance miraculeuse. Pendant la nuit, des araignées vinrent tendre leurs toiles à l'entrée de la caverne, tandis que deux colombes y suspendaient leurs nids, où elles se mettaient à couver; ce que voyant, les Koréichites jugèrent que personne n'avait dû s'introduire depuis longtemps dans ce passage et s'éloignèrent sans pousser plus avant leurs recherches. On compte à Sâna quarante-huit mosquées, une douzaine de bains publics et quelques édifices sans caractère architectural affectés aux administrations publiques.

Les maisons de plaisance sont situées pour la plupart dans le faubourg de Bir Azeb, où se trouve la résidence du vali ou gouverneur du Yémen. Cependant, bon nombre de maisons du quartier commerçant possèdent, comme celles de Bir Azeb, un grand jardin arrosé par l'eau tirée d'un puits de 4 à 5 mètres de diamètre.

D'après les évaluations d'Halévy, le chiffre de la population de Sâna, qui s'élevait au siècle dernier à 200.000 habitants, était déjà tombé à 60.000 au commencement de l'année 1870, époque de la conquête de la province par les Turcs; Manzoni, se fondant sur le nombre des maisons habitées, estime que de 1877 à 1880 la population ne comptait plus que 20.000 Arabes, 3.000 Turcs et 1.700 Juifs, en tout moins de 25.000 habitants. Cette décadence est due, à n'en pas douter, à l'anarchie qui régnait en Yémen pendant les derniers temps de la domination des imams, puis, sous le régime actuel, aux exactions inouïes et au despotisme de l'administration ottomane.

A une heure de marche au nord de Sâna se trouve le bourg de Raudha, où les riches habitants de la capitale ont leurs maisons de campagne. Nous en avons remarqué deux dont l'aspect étrange mérite d'être signalé. Ce sont d'énormes tours en pisé d'un diamètre de 7 à 8 mètres, d'une hauteur de 12 à 14 mètres, surmontées d'un petit belvédère de 4 ou 5 mètres à deux étages. Cette retraite aérienne est destinée au



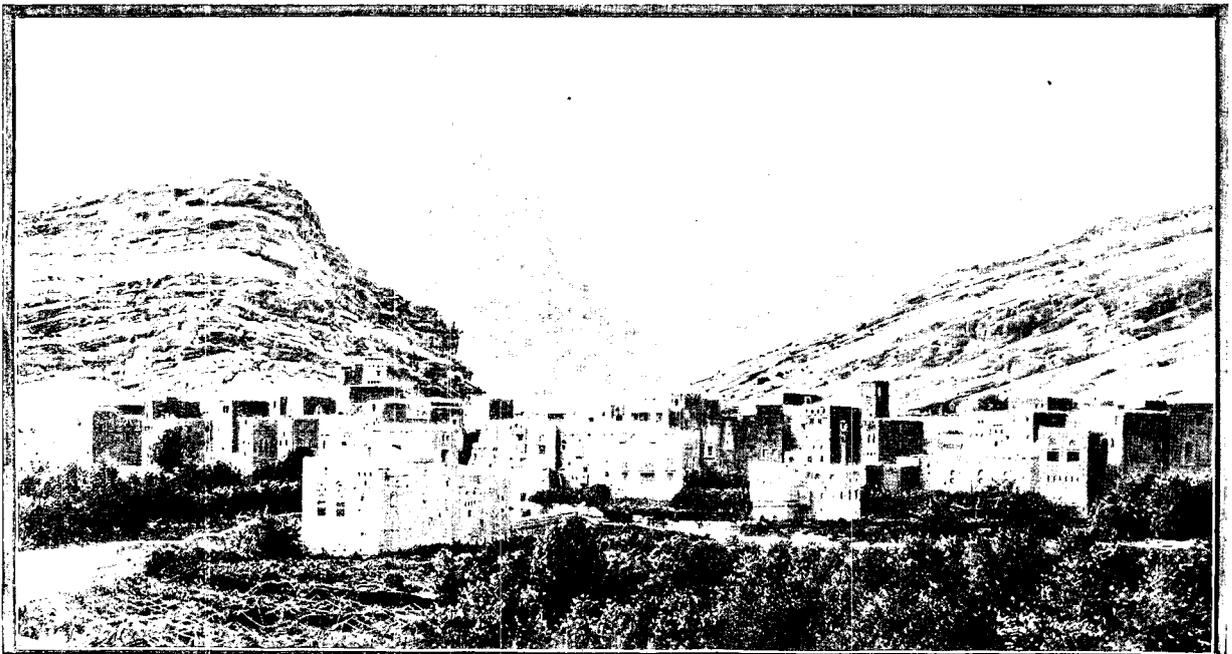
PANORAMA DE SANA, MAISONS DE SANA. — DESSIN DE TAYLOR

logement, tandis que la tour elle-même, percée de rares et étroites fenêtres en forme de meurtrières, est occupée par des magasins. Autrefois elle servait surtout de retranchement contre les attaques des brigands ou des Bédouins des tribus, perpétuellement en guerre les unes contre les autres. La situation de ces petites retraites sur la plate-forme des tours est d'ailleurs bien choisie pour procurer aux habitants un peu de fraîcheur pendant la saison chaude.

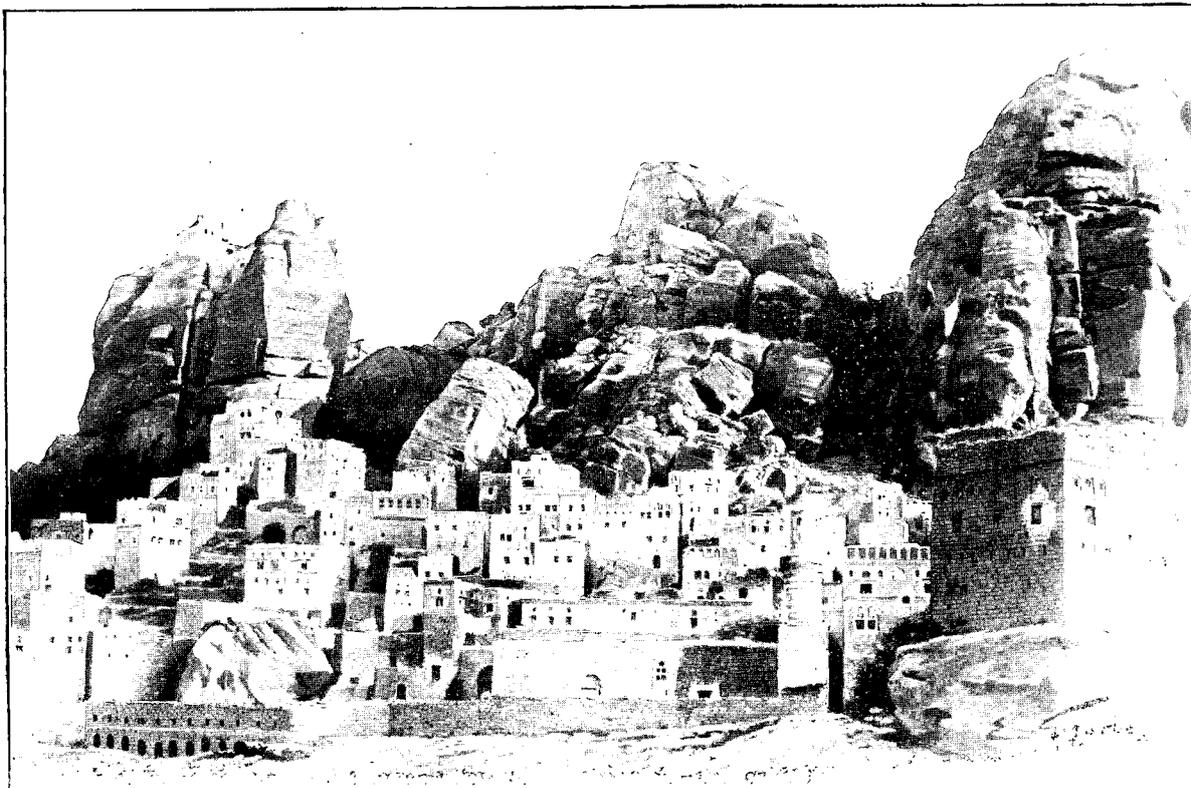
Dans le thalweg entre Sâna et Raudha et dans les parties de la vallée arrosées par les ruisseaux qui descendent du revers oriental du Serât, on voit des champs de fèves, luzerne, carthame, orge, etc., bordés de haies de tamarix. Les vergers de Bir Azeb et de Raudha sont renommés pour leurs excellents fruits : raisins, pommes, poires, prunes, pêches, abricots, oranges, cédrats, limons, etc. Mais c'est dans les ravins profondément encaissés qui descendent de la montagne sur la rive gauche de la vallée que se trouvent les jardins les plus fertiles et les plus beaux arbres fruitiers. Le mûrier noir y atteint une taille gigantesque. Dans le ouadi Hadda, qui s'ouvre à 5 kilomètres environ au Sud-Ouest de Sâna, les habitations rurales sont éparses au milieu des vergers en terrasses comme des villes dans un parc accidenté. Le ouadi est arrosé par un gros ruisseau qui fait mouvoir un moulin et se précipite en cascade à l'ombre d'une petite forêt de noyers et d'abricotiers. Au-dessus du moulin et tout auprès s'élève une petite mosquée avec le tombeau du *wéli* ou saint musulman, cheik Seyid-el-Koroukehi.

Notre itinéraire comportait une pointe vers le Nord, dans le pays de Hamdan et dans le Kaukaban. Nous partîmes de Sâna le 9 juillet, et, laissant à droite le chemin de Raudha, nous nous dirigeâmes au N.-N.-O., en traversant les champs de carthame et de luzerne qui s'étendent jusqu'en vue du village fortifié de Dhoulâ, visible à 1.800 mètres de notre route. Cette première étape nous conduisit au samsare de Boyt Nâm, dans la région supérieure du ouadi Dhar. De là, suivis de quelque jeunes gens de Tawila, qui avaient passé la nuit au samsare et voulurent se joindre à notre caravane, nous nous élevâmes sur l'immense plateau de laves basaltiques qui s'étend au pied du djebel Hadhour, la plus haute cime du Serât. On peut évaluer l'altitude de cette montagne à 3.500 mètres environ. Il y tombe, dit-on, de la neige en hiver. Une marche de cinq heures à travers des plaines rocheuses d'une effroyable aridité nous conduisit à l'entrée de la petite ville de Chibâm, où nous eûmes la satisfaction de trouver un logement confortable et une population accueillante.

On trouve à Chibâm beaucoup de pierres provenant d'anciens monuments, avec inscriptions himyarites gravées en creux ou en relief. La plupart ont servi de matériaux pour les constructions actuelles et sont engagées dans les murs des maisons. Nous étions en train de copier une de ces inscriptions, quand une vieille femme sortant furieuse de son habitation, devant laquelle nous nous étions arrêtés, se mit à nous accabler d'invectives, au grand amusement de quelques badauds qui nous suivaient partout. Ils nous engagèrent à continuer notre travail sans écouter les criaileries de la vieille. Les plus officieux paraissaient même disposés à repousser brutalement la pauvre femme, qui faisait mine de vouloir nous barrer le passage. Nous dûmes prendre sa défense en déclarant qu'étant venus dans le pays avec l'intention bien arrêtée de ne faire tort à personne, nous préférons



OUADI DHAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



VUE DE TAWILA. — DESSIN DE GOTORRE.

renoncer à copier cette inscription plutôt que de contrister la maîtresse du logis. La vieille nous avait pris, je pense, pour des employés du fisc ottoman occupés à évaluer la « matière imposable ». Subitement calmée par nos paroles conciliantes, c'est elle-même qui, maintenant, nous invitait à copier toutes les inscriptions de sa maison et même à y entrer s'il nous plaisait. La Fontaine a toujours raison : « Plus fait douceur que violence ».

La ville de Kaukaban, située sur le plateau supérieur, au bord de la muraille de rochers d'où la vue plonge sur Chibâm, est plus étendue que sa voisine, mais déjà très inférieure par le chiffre de sa population, qui tend à diminuer de jour en jour. C'est une ancienne place forte, bordée de tous côtés, sauf au Nord-Ouest, par d'effroyables précipices. Elle pouvait défier tous les assauts, mais a été rendue promptement intenable sous les feux convergents des batteries turques postées sur une hauteur voisine. Une mosquée et de nombreuses maisons ont été détruites par le bombardement, dans le quartier Sud-Ouest. Aujourd'hui, Kaukaban, déchu de son rôle de capitale d'une principauté indépendante, est une ville morte qui ne se relèvera plus de ses ruines.

Nous profitâmes de notre séjour à Chibâm pour faire une excursion à travers le haut plateau de Kaukaban, dans la direction de Tawila. On s'élève jusqu'à l'altitude d'environ 3.000 mètres sur le plateau avant de redescendre dans cette petite ville si pittoresquement située au milieu de rochers gigantesques. Elle est d'un côté garantie de toute attaque par cette ceinture d'escarpements formidables, dont l'une des crêtes est couronnée par un château fort. Du côté de la plaine, elle est protégée par une épaisse muraille d'enceinte, renforcée par une citadelle. Quant aux maisons, c'est toujours la même architecture et la même ornementation qu'à Sâna et à Kaukaban. Mais ces maisons sont restées intactes, car cette ville, si admirablement située, ne peut être ni prise d'assaut, ni forcée par l'artillerie; il fallut la réduire par la famine.

Cependant nous devons songer au retour, ayant encore un long itinéraire à parcourir dans le Sud, en nous arrêtant à Yérim et à Tâez. Nous revînmes donc à Chibâm, d'où nous repartîmes aussitôt pour Sâna, mais par une route différente de celle que nous avons suivie. Après avoir passé la nuit dans la petite ville d'Amran, nous approchions de la capitale, quand nous croisâmes, près du village d'el-Azrakeyn, la caravane des pèlerins de la Mecque. Partie de Sâna le matin même, elle avait campé la veille aux portes de la ville, où elle avait été conduite solennellement par les autorités ottomanes et les troupes de la garnison, aux sons de la musique militaire et au bruit des salves d'artillerie. Nous vîmes défiler environ 200 hommes poussant devant eux de petits ânes chargés de leur pauvre bagage : quelques vivres et l'ihram, vêtement blanc que les pèlerins doivent revêtir en arrivant sur le territoire de la ville sainte. En tête marchaient trois jeunes gens portant l'étendard vert de l'Islam. L'un d'eux nous salue en inclinant par trois fois son drapeau. Nous rendîmes avec respect leur salut à ces hommes qui allaient affronter les misères et les dangers d'un long voyage, pour accomplir un devoir

religieux. Quelques heures plus tard, nous étions en vue des minarets et des jardins de Raudha, que nous laissons à notre gauche pour continuer directement notre route jusqu'à Sâna. Vers les trois heures de l'après-midi, nous étions de retour dans notre logis, près de la mosquée Salah ed-Din.

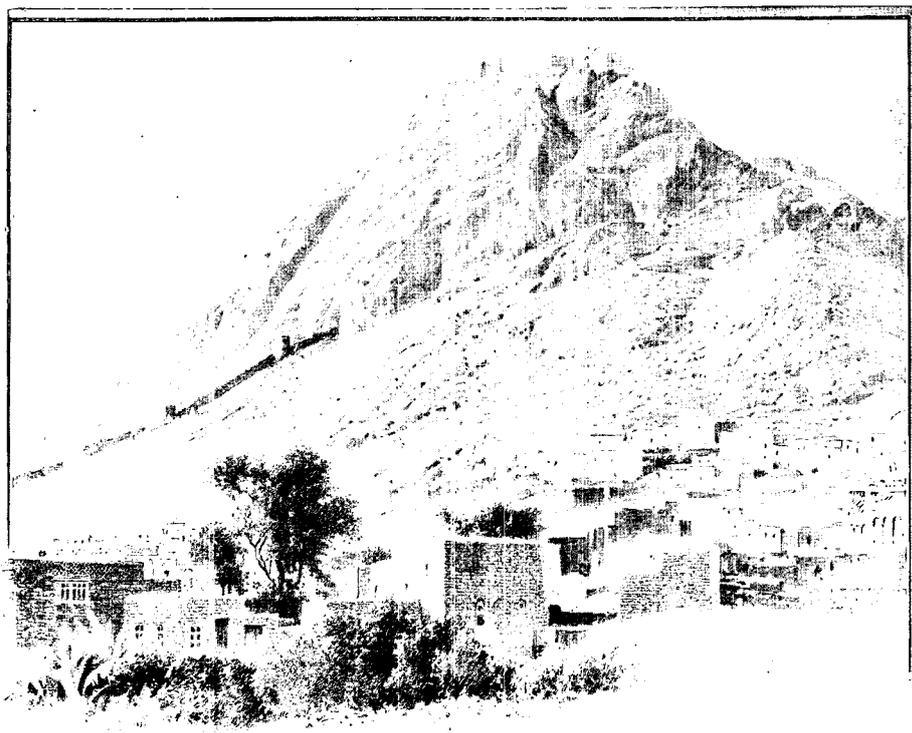
Le moment était venu de dire adieu à la capitale du Yémen. Le 30 juillet, tout étant prêt pour le départ, nous franchissons pour la dernière fois l'enceinte fortifiée, par la porte du Sud, dite Bab el-Yémen, et passant au pied du djebel Nouçoum, nous prenons la route de Dhamar en remontant la grande vallée. Le lendemain, après une longue marche sur les hauts plateaux, nous atteignons cette ville, juste à temps pour nous abriter de l'orage qui menace d'éclater. Le 2 août, une nouvelle étape à travers d'interminables plaines rocheuses nous amène à Yérim, petite ville située dans une vallée marécageuse, à 2.675 mètres environ d'altitude. Deux ou trois cents maisons de pauvre apparence se groupent au pied d'un rocher escarpé d'une quarantaine de mètres de hauteur, couronnée par une forteresse délabrée. Ne trouvant pas à nous loger au *samsare*, occupé par une troupe de chameliers qui refusent de nous faire place, nous acceptons avec reconnaissance l'appartement offert par un habitant plus hospitalier, à l'étage supérieur de sa maison. De la fenêtre de notre logis, nous avons un beau point de vue sur l'ensemble de la ville, dont nous prîmes une photographie. On sait que le célèbre naturaliste Forskal, adjoint à l'expédition de Niebûhr, succomba dans cette localité, le 11 juillet 1763, à la maladie qu'il avait contractée pendant son séjour dans la ville malsaine de Tâez.

Poursuivant notre route, nous cheminons dans les plaines marécageuses de la vallée de Yérim, puis nous franchissons la passe difficile du djebel Soumara par des chemins escarpés où nous perdons un de nos chameaux de charge. Nous passons la nuit au village d'el-Mekhâder. De là, par une marche de quelques heures à travers des campagnes d'une prodigieuse fertilité, nous gagnons la pittoresque ville d'Ibb, place forte entourée d'une muraille bastionnée en pierres de taille, au pied du revers occidental du djebel Badan. Le lendemain, nous repartons pour Tâez, dont nous sommes encore éloignés de deux fortes journées de marche. Laisant la ville de Djiblah sur notre droite, nous gravissons les pentes escarpées d'une haute montagne, jusqu'à l'entrée d'un col s'ouvrant au-dessous de la cime. De ce point élevé, nous découvrons la plaine immense qui s'étend jusqu'à Tâez. L'ascension que nous venons d'accomplir nous coûte un second chameau, qui succombe à la fatigue sur ce chemin presque inaccessible aux bêtes de somme.

Enfin, le 6 août, nous arrivons vers trois heures de l'après-midi en vue de la citadelle de Tâez (el-Kahirah), postée au sommet d'un pic abrupt qui domine la ville d'une hauteur de 150 mètres. Peu après

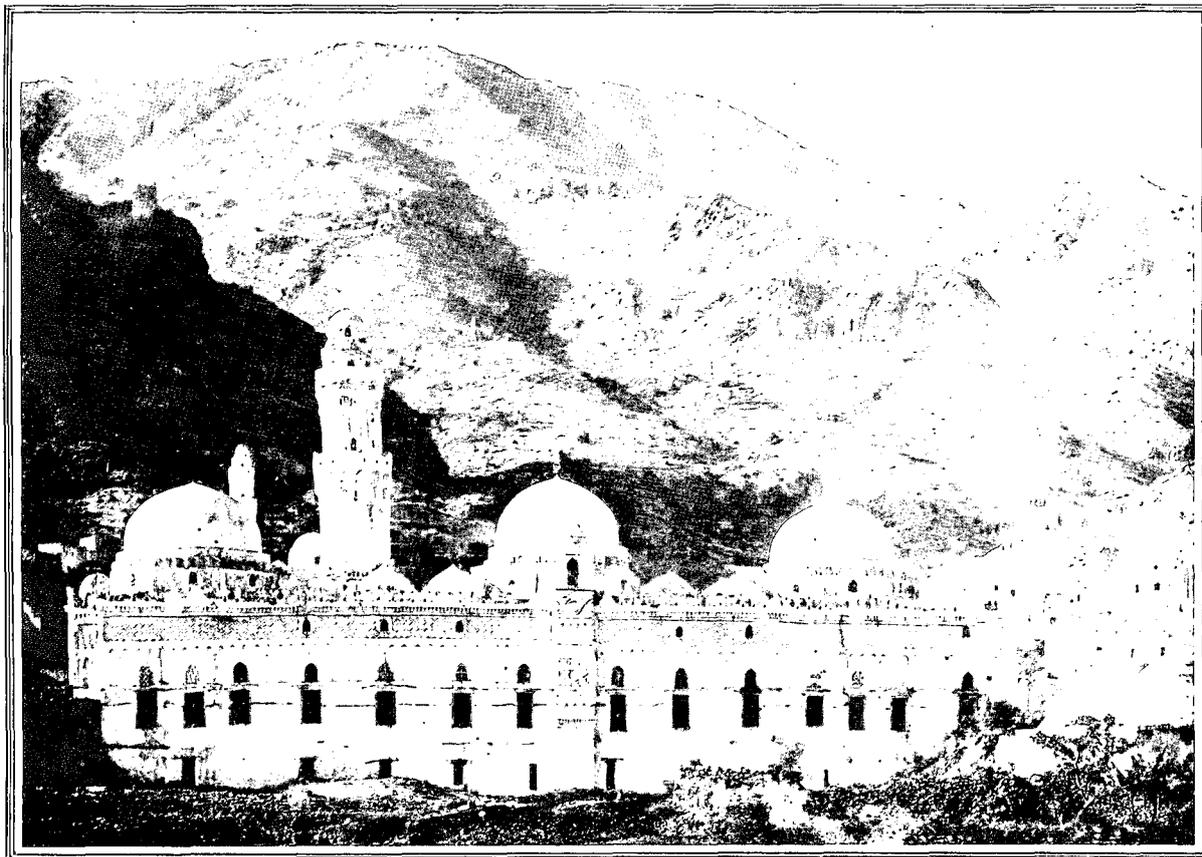
nous faisons notre entrée par la grande porte (*bab el-kebir*), qui s'ouvre au Nord-Est. Nous suivons la rue principale du souq, où se presse une population bruyante et affairée, tandis que les officiers et employés turcs, attablés nonchalamment aux terrasses des cafés, nous regardent passer avec la curiosité des oisifs de petite ville.

Parvenus à l'extrémité du souq, nous mettons pied à terre sur une place rectangulaire ombragée par de beaux tamarins. Un de nos domestiques indigènes, envoyé à la découverte, ne tarde pas à nous trouver un logement : c'est une maison entière, entre cour et jardin, qu'on nous livre pour 6 thalaris par mois, soit environ 24 francs au



CITADELLE DE KAHIRAH, À TÂEZ.
DESSIN DE TAYLOR.

cours du jour. C'est bien bon marché, mais nous n'en profiterons pas longtemps. Du haut de la terrasse, nous prenons commodément des vues de la citadelle et de la belle mosquée Mouzâfer, qui est tout proche.



MOSQUÉE MUDHAFER, À TÂEZ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Tâez, ville fortifiée de 3.000 habitants, est la résidence d'un moutessarif (préfet) dont l'autorité s'exerce sur tout le territoire compris entre le département d'Hodeïdah et les districts semi-indépendants (sous le protectorat anglais) situés au Nord d'Aden. La ville, adossée au revers septentrional de l'énorme massif montagneux du gebel Sabor, est située par 13° 34' de latitude Nord, à 1.347 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les maisons de Tâez sont construites en maçonnerie de blocage, sans aucun ornement. Les mosquées, au nombre de cinq, sont de style bysantin à dômes et à minarets blancs, surmontés du croissant. La plus remarquable est la mosquée Mouzâfer, fondée par l'imam dont elle porte le nom. C'est une construction rectangulaire adossée aux premières pentes de la montagne.

Deux minarets trapus, trois grandes coupoles et une douzaine de dômes plus petits forment un ensemble d'une réelle beauté architecturale. La façade est ornée, au-dessus des baies grillées de l'étage inférieur, d'un rang d'arceaux adossés portés par de fines colonnettes, et en outre de rincaux et d'entrelacs variés.

Sauf le noyer, on cultive à Tâez les mêmes arbres fruitiers qu'à Sâna et à Raudha. Le dattier y reste chétif, mais le bananier y donne de bons fruits, moins estimés toutefois que ceux de Dorebat, petite localité située sur la route de Moka, dans une vallée à la lisière du Tehama. Quelques-uns de ces jardins sont entretenus avec soin, embellis par des parterres et des eaux jaillissantes. Tel est le Bostân Housseynich, au centre de la ville.

Affaibli par les fatigues du voyage et par un commencement d'anémie qui s'aggravait de jour en jour, nous dûmes abréger notre séjour à Tâez et nous hâter de regagner la côte. Nous redescendîmes donc dans les plaines du littoral en passant au pied du djebel Em-Borachi, repaire de brigands redouté des voyageurs. Enfin, après avoir traversé sans y séjourner les grandes villes du Tehama, — Heys, Zébid, Beyt el-Fakih, — nous nous retrouvâmes, le 23 août, à notre point de départ, Hodeïdah, que nous avions quitté quatre mois auparavant.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ARCHITECTURE DU YÉMEN

Le lecteur a dû s'apercevoir que les villes du Yémen se ressemblaient toutes ; Sâna, la capitale et la plus luxueuse, avec des mosquées plus riches et de plus belles maisons, peut servir de type à cette architecture arabe. Ce qui surprend dans cette architecture, c'est l'abus de fenêtres masquées, inutiles par conséquent, et qui vous racontent tant de choses. En effet, si le lecteur veut se reporter à la vue de quelques-unes de ces maisons, il verra que ces fenêtres sont bouchées pour la plupart, et d'autres masquées par des treillis qui ne permettent que l'introduction voilée de la lumière.

Certaines de ces fenêtres, celles qui sont hermétiquement closes et qui, naturellement, ne servent à rien, ont même conservé des balcons qui ne servent pas davantage. Or, ces fenêtres murées aujourd'hui et ces balcons n'ont pas été construits dans le principe pour ne pas servir. Ces fenêtres étaient ouvertes, cela est évident, et la femme sabéenne, que rien n'obligeait à se dissimuler comme la musulmane, apparaissait à ces fenêtres et se montrait sur ces balcons pour y prendre l'air et observer ce qui se passait au dehors.

Mahomet vint, qui condamna la femme à se voiler ; il lui fut désormais défendu de montrer son visage à d'autres hommes qu'à son mari, et dès lors les fenêtres devenaient des ouvertures indiscrettes qu'il fallut condamner ; autrement l'Arabe eût été obligé de modifier sa maison, de changer son architecture. Cela n'était point dans ses mœurs ; nous savons, en effet, que ce peuple étrange est immuable, que d'âge en âge et en dépit des révolutions il a su garder les vices, les vertus, les habitudes, les mœurs et le costume de ses aïeux. Pourquoi aurait-il changé son architecture ?

L'Arabe musulman continua donc de bâtir des maisons semblables à celles de ses ancêtres païens, des maisons avec des simulacres de fenêtres dont il avait désappris l'usage, et des fenêtres avec des balcons, parce qu'ils existaient autrefois ; puis, pour s'éclairer, il ouvrit au-dessous d'autres ouvertures munies de grillages et qui, celles-là, sont bien à lui.

Il est donc vraisemblable que les villes du Yémen et la ville de Sâna, notamment, nous offrent aujourd'hui l'aspect, la physionomie des villes sabéennes du temps de la reine Belkiss.

Mais la ressemblance ne s'arrêterait point aux maisons : la mosquée elle-même ne serait que la reproduction du temple païen, si bien approprié au climat et aux besoins de l'époque : un immense rectangle entouré de portiques à colonnes surmontés de petits dômes à l'ombre desquels se prosternait le fidèle, avec bassin pour les ablutions et sanctuaire pour les idoles. C'est la Caaba de la Mecque.

Un culte nouveau surgit : l'Arabe conserve ce temple, comme il a conservé les maisons ; et l'appel des croyants à la prière, recommandé par le prophète, ne pouvant se faire entendre que d'une hauteur dominant la cité, le musulman imagine le minaret, appareil né d'un besoin nouveau, qu'il applique à un édifice ancien, et c'est bien une applique, une annexe, cette élégante colonne que l'on sent ne point appartenir au temple, comme le clocher qui fait corps avec l'église. Tous deux cependant ont été élevés dans le même but : l'un, pour convoquer par la voix de l'homme, l'autre, par la voix des cloches, les fidèles à la prière.

En somme, l'Arabe ne conquiert la personnalité que lui ménageait l'Islam que lorsqu'il eut échappé au milieu dont il subissait l'influence depuis tant de siècles ; c'est lorsqu'il eut quitté l'Arabie, c'est dans l'Afrique du Nord, c'est en Espagne, qu'il construisit la demeure appropriée à ses nouveaux besoins, l'espèce de cloître à murailles sans ouvertures au dehors, mais ornée au dedans de gracieuses galeries et de fontaines jaillissantes où il enferma ses femmes à l'abri des regards indiscrets. C'est dans les villes qu'il inventa le moucharaby, qui leur permettra de voir sans être vues ; et c'est là, dans ses temples, ses écoles et ses palais, que se développera son génie, dans les merveilles décoratives que nous admirons aujourd'hui. Mais en Arabie, dans le Yémen, il a gardé tout ce que lui avait légué le passé.

D. CHARNAY ET A. DEFLERS.



VUE GÉNÉRALE DE YÉRIM. — DESSIN DE TAYLOR.